1re Année. Le 1er Juillet 1867. Numéro 6.

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
Étranger . . . . 12 fr.
ON S'ABONNE
A Paris, rue de la Victoire, 34;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher), chez M. Destenay, imprimeur.
Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Spiritisme, Magnétisme, Sciences et Arts

Bureaux de la Rédaction : A Paris, rue de la Victoire, 34

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
Étranger . . . . 12 fr.
ON S'ABONNE
A Paris, rue de la Victoire, 34;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher), chez M. Destenay, imprimeur.
Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de Destenay.

AVIS

Tout Abonné qui désire assister à une des Soirées d'études données dans les salons de la rédaction, devra en faire la demande huit jours auparavant. — Mardi, jeudi et samedi de 1 heure à 6 heures.

AVIS

Les communications relatives à la spécialité du journal doivent être adressées aux bureaux de la rédaction où elles seront examinées, et, s'il y a lieu, insérées à tour de rôle.

Le premier août, tous les abonnés du *Progrès spiritualiste* recevront un exemplaire *Des habitants de l'autre monde*; la Préface est de Camille Flammarion.

NÉCESSITÉ
DE CULTIVER LES FACULTÉS MÉDIANIMIQUES
des personnes qui en sont douées.

Voltaire, et à sa suite les philosophes du dix-huitième siècle, par des sophismes et, plus encore par les sarcasmes et le ridicule, dans le but de saper la théocratie, répandirent le scepticisme dans la portion éclairée de la société.

En détruisant les idées contre lesquelles ils luttaient, ils renversèrent toute espèce de croyance.

Leurs adeptes, outre-passant leurs maîtres, en arrivèrent à nier Dieu même, et par une aberration de l'esprit humain niant la Divinité, ils divinisèrent la raison.

Une assemblée de législateurs ordonna des fêtes en l'honneur de la Déesse Raison, mais la raison humaine, plus forte que sa rivale, obligea cette assemblée, qui avait nié Dieu, à reconnaître par une loi l'existence de l'Être suprême. C'était un nouveau délire de l'esprit humain, car Dieu ne pouvait être créé par une loi, la grandeur infinie de la création le proclamait assez haut, et Dieu s'affirmait assez dans la création des infiniment grands comme dans les infiniment petits, sans qu'une assemblée législative crut nécessaire de l'affirmer par une loi.

Les philosophes dont la science consistait à détruire toute espèce d'idées religieuses, eurent pour successeurs une grande partie des écrivains du dix-neuvième siècle qui, par leurs écrits entachés de naturalisme, répandirent dans les masses le scepticisme qui avait si fortement bouleversé la société à la fin du siècle précédent.

Comme les soi-disants philosophes n'étaient que des destructeurs et n'édifiaient rien pour remplacer ce qu'ils avaient détruit, le matérialisme prit la place des religions renversées et amena à sa suite les appétits immodérés de jouissances sensuelles, et l'individualisme destructeur des liens de famille.

Cette plaie d'abord limitée aux ouvriers des villes, s'étendit aux campagnes; la foi fut détruite chez presque tous et leur croyance se caractérise par cette phrase qu'ils répètent invariablement à qui les interroge : *Quand on est mort, tout est bien mort.*

Les prêtres de toutes les religions enseignent cependant l'immortalité de l'âme, la récompense des bonnes actions et la punition des mauvaises après la mort du corps; mais cette affirmation ne donne pas une croyance assez forte de ces vérités; ceux qui conservent pendant quelque temps le souvenir de cet enseignement, le perdent bientôt au contact des masses qui ne croient pas à une autre vie, pour lesquelles le présent est tout, et il ne leur reste plus aucunes données sur l'âme, sur son immortalité, sur ce qui adviendra après qu'elle aura quitté son enveloppe mortelle.

Les affirmations pour ces êtres matériels sont insuffisantes, il leur faut des démonstrations matérielles.

Le Spiritualisme, ou pour mieux dire le Spiritisme, tel que l'a si bien défini un article du *Progrès spiritualiste* (la croyance aux communications des Esprits désincarnés avec les Esprits enveloppés dans les corps), peut seul donner cette démonstration, et par elle ramener les masses à la vérité.

Ce journal, fondé spécialement dans le but de propager les idées de Dieu et de l'immortalité de l'âme, en dehors de tout dogme, peut faire appel à tous, quelle que soit la religion; toutes sont fondées sur la croyance à Dieu et l'immortalité de l'âme.

Que chacun se mette à l'œuvre et tache de devenir médium, car sans médium, point de communication, point de manifestation, par conséquent point de preuves palpables à donner aux incrédules.

Je ne répéterai pas ce que c'est qu'un médium et les moyens de développer cette faculté; déjà plusieurs articles sur ce sujet ont été insérés dans ce journal. Ceux qui ont besoin de renseignements précis, les trouveront tous dans le livre des médiums d'Allan Kardec.

Ceux qui ne peuvent développer leur faculté médianimique doivent se faire un devoir de la développer chez les personnes où ils la reconnaîtront, surtout la médiumnité

L'AME EXILÉE
LÉGENDE
PAR ANNA MARIE

La terre est un exil, la patrie est aux cieux.
L. DE SIVRY.

DEUXIÈME PARTIE

VII

(Suite)

Ruben caché par un buisson s'agenouilla, son cœur se serrait dans sa poitrine.

Mais Marie poursuivit son chemin jusqu'au versant de la montagne, et Ruben la vit s'asseoir sous un olivier centenaire dont les racines noueuses formaient un siége, que la mousse et le lierre aux longs filaments recouvraient.

C'était l'endroit qu'elle avait choisi pour aller, comme autrefois les prophètes, porter sa tristesse et ses prières sur les hauts lieux.

De ce point de la montagne la vue embrassait une immense étendue. A ses pieds se déployaient les plaines d'Eltéké, coupées et rafraîchies par les mille détours du torrent de Sarea, dont les bords plantés de saules et de sycomores ne laissaient apercevoir son cours qu'à de longs intervalles, comme un large ruban d'argent liquide. A droite les monts tristes et nus de la Judée, solitudes peuplées de souvenirs solennels et sur lesquels plane la croix du Christ. Au delà de la plaine riche et fertile, la mer immense et sans limites se perdant à l'horizon sous les cieux qu'elle reflète et agrandit.

Le soleil, prêt à quitter son plus magnifique hémisphère, illuminait de son embrasement et les eaux mobiles et la voûte céleste; il teignait le riche paysage de lueurs pourprées et flamboyantes! Sur les flots, sur la cime des montagnes, sur la terre tout s'enflammait de ses rayons brûlants; il semblait qu'un univers de feu vint de sortir des mains du Créateur,

Mais Marie n'était plus sensible comme autrefois aux charmes de la nature; ils lui semblaient assombris par un crêpe funèbre. Elle ne se plaisait plus à suivre la magique ondulation des flots, elle n'admirait plus les arcs lumineux qui naissent, courent et disparaissent dans les vagues roulantes, parsemant leur dos arrondi des reflets éblouissants du prisme, fondant et heurtant tour à tour leurs tons étincelants! Que le soleil se couvrit d'un nuage et laissât la mer lourde et plombée se cacher sous un voile épais, comme une veuve en pleurs sous ses habits de deuil, ou que perçant les nuées, il parut triomphant et radieux comme un jeune époux qui sort de sa couche nuptiale, Marie n'attachait plus à ce tableau qu'un regard préoccupé. L'aspect de la mer, inondée des feux du soleil couchant lui présentait une image triste, celle de l'âme humaine, de l'âme avec l'immensité de ses désirs et leur insaisissable inconstance, avec sa limpidité transparente où le ciel se repose délicieusement tant que l'orage des passions ne l'a pas ternie, avec ses flammes rapides et ses gémissements amers, ses tourmentes secrètes, ses agonies délirantes et ses abîmes que nul œil humain n'a sondés, avec ses tempêtes effrénées et le calme soudain qui leur succède quand un regard de Jéhovah traversant la nue, vient s'arrêter sur elle avec amour.

Être incompréhensible! pensait Marie enseignée par la mort, la poussière de l'homme ne remplirait pas le

typtologique qui joint les preuves physiques aux preuves morales, et amène plus facilement la conviction dans les Esprits mal disposés.

Le *Progrès spiritualiste* ouvre ses colonnes à toutes les questions morales qui lui sont adressées : Il demande aux médiums de les poser aux bons Esprits avec lesquels ils sont en communication, et de transmettre les réponses à la direction du journal, celles surtout qui ont été contrôlées par la typtologie; parce que l'homme étant essentiellement sujet à l'erreur, il faut s'entourer de toutes les précautions possibles pour arriver à la vérité.

Dans l'ordre physique, quoique chaque sens donne connaissance d'un fait, ce fait n'est reconnu comme vérité qu'autant qu'il a été vérifié par un second sens, quoique dans l'ordre moral cette preuve n'existe pas, il est facile d'en obtenir un équivalent en soumettant une communication obtenue par un médium écrivain, même intuitif, au contrôle de la typtologie. Si par ce second moyen le même Esprit approuve la révélation qu'il a faite, la communication est aussi certaine que si deux sens avaient corroboré le même fait physique.

Les plus croyants, à quelque religion qu'ils appartiennent, sentent souvent s'élever des doutes dans leur esprit; les communications ainsi obtenues des bons Esprits viendront les réconforter. La morale des Esprits est toujours pure, et, quoiqu'en disent certaines personnes intéressées à ce que la lumière ne se fasse pas, affirmant que les communications viennent du diable, il est certain que jusqu'à présent le diable a une morale admirable, et que comme Jésus-Christ, il prêche toujours la charité.

Par le moyen des communications les doutes disparaîtront, et la foi renaîtra chez ceux qui étudieront ces questions.

Les expériences devenant de plus en plus nombreuses, la vérité rayonnera, la négation diminuera, la moralité se régénèrera.

Que chacun donc apporte sa pierre pour soutenir l'édifice de la morale qui croule; que chacun répande autour de soi la vérité qui tend à s'obscurcir; qu'il prouve par la révélation actuelle la vérité de la révélation primitive, et de la révélation successive qui chez tous les peuples, dans toutes les religions, est la même tant qu'elle n'a pas été défigurée par les passions et les intérêts des hommes chargés d'en conserver le dépôt.

A. DE RAPAHS.

Le Spiritisme devant l'opinion. — Ses adeptes sont et seront sans rancune contre ceux qui leur sont opposés. Puissent ceux-ci acquérir bientôt la conviction qu'ils ne savent ce qu'ils font.

Depuis l'origine du temps, l'homme cherche la solution du problème de sa destinée. Quelques-uns s'attachant à des faits devenus très-nombreux tandis qu'ils avaient été antérieurement ou peu fréquents ou peu remarqués, annoncèrent résolûment que cette question venait d'entrer dans une voie scientifique et expérimentale qui devait conduire au but de toutes les investigations des philosophes et des sages.

Le bon sens voulait que cette grave question fut examinée avec calme et impartialité. C'était une affaire d'observation, il n'y avait qu'à regarder, et à raconter simplement ce que l'on aurait vu. Nul ne pouvait songer à demander que l'on fut tenu d'accepter sans contrôle, mais il fallait que l'opinion fut formée d'après un examen réel et c'était seulement alors que l'on pouvait être autorisé à dire à ceux qui avaient vu autrement : mon avis est que vous vous trompez, et voici comment se motive mon jugement.

C'était bien simple, au lieu de regarder et de s'informer, ce fut réunion tumultueuse, scènes de violence et torrent d'injures contre ceux qui osaient affirmer ce dont ils avaient été les témoins.

Cela paraît impossible : telle est pourtant la vérité. Disons toutefois, dès à présent et avant de donner nos preuves, qu'il y a place pour une observation consolante : celle que nous valons mieux qu'il y a quelques centaines d'années, car s'il y a eu des gens un peu battus, et beaucoup injuriés, personne n'a péri par le fer ni par le feu. Nous nous serions brûlés il y a deux siècles; exterminés par le fer, il y a un siècle, et frappés en duels nombreux, il y a vingt ans. Quant aux injures, il y a même amélioration, car elles n'ont pas attiré la violence qu'elles auraient eue en remontant les âges.

Dans ce récit des injures qui nous sont adressées, nous serons fidèles à notre devise, qui est de faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous-mêmes, nous ne désignerons ni journal ni journaliste. Nous tenons à démontrer le vide des opinions de nos adversaires; mais nous voulons oublier leurs personnes.

« Je reçois depuis assez longtemps, dit un d'eux, le « journal... c'est ce qu'on appelle en langage familier, « *une feuille de chou hebdomadaire*. Il n'y a pas un « petit journal de province, un *Figaro* de Brives, un « *Charivari* de Pont-à-Mousson, qui soit aussi vide et « aussi nul que ce journal là.

« Après tout il est peut-être utile de connaître les « *épizooties* qui sévissent dans les bas-fonds de l'esprit « humain. Il est bon de savoir quels *rêves creux*, quelles « *billevésées* se débitent mystérieusement en Europe par « la communication des femmes historiques et des *ba-« dauds*. Il faut avoir une notion des *bourdes* qu'on ex-« ploite en certains lieux pour *abêtir, affoler ou exalter « les peuples*.

« Si quelques bonnes amies étaient tentées de croire « qu'on leur fait trop d'honneur *en les fusillant dans « leur cave pour attentat contre les marches de la ci-« vilisation*, je répondrais ceci : Le spiritisme est une « maladie secrète de notre temps... *Tous ces jongleurs « en chambre... acquièrent sur les esprits faibles une « autorité supérieure à celle du bon sens.* »

Et de quel droit parlez-vous de *bon sens* vous qui ne voulez pas voir, qui voulez fusiller les gens et ne craignez pas de prononcer une sentence qui revient à celle-ci : La science n'a pas de secret pour moi. De par ma décision, tout cela est impossible, la nymphe Egerie n'a pas conseillé Numa; le plus sage des grecs n'a pas conversé avec un esprit; Jeanne d'Arc n'a pas entendu ses voix, et appris par elles des faits que leurs auteurs croyaient inconnus. Ceux qui osent prétendre le contraire sont des malfaiteurs et des fourbes. Tous ceux qui doutent de leur perfidie sont des niais et des imbéciles. Ce que la police aurait de mieux à faire, ce serait de conduire les uns à *Mazas* et les autres à *Charenton*.

Vous osez invoquer le nom de la science et de la raison quand vous dites « ceux qui ne sont pas de mon avis sont des sots : ceux qui ne savent pas, sans regarder, distinguer le possible de l'impossible. Ne voyez-vous pas que c'est comme si vous disiez « peuplade simple « tu, n'as qu'un droit, c'est de me demander mon avis; je suis ton maître, tous les autres sont des coupables qui, par ignorance ou fourberie, entravent le progrès, car je les personnifie, et je les tiens pour mes ennemis. »

Les injures et les imprécations que ce journaliste adresse à ses adversaires, au lieu de raisons, se retrouvent dans les écrits de tous ses confrères contre les mêmes adversaires qui leur crient en vain : Voyez, examinez, étudiez.

Un d'eux qui, dans une autre occasion, avait dit : si le fait de médiumnité le plus éclatant se passait *sur la place de la Concorde* je ne me dérangerais pas pour l'aller voir, *dénonce ses adversaires à la préfecture de police;*

---

creux de la main d'un enfant, et son âme est plus grande que la mer!... plus grande que le monde, qui n'est que l'image de celui qui est l'image de Dieu; et Marie resta plongée dans une pénible contemplation; il lui semblait sentir toutes les souffrances de l'humanité déchue, et elle disait dans son cœur : Mon Dieu! prenez pitié de l'homme et de ses misères!

Ces pensées l'absorbaient et elle n'entendait pas venir Ruben; quand il s'approcha d'elle et lui parla, sa voix la fit tressaillir comme s'il l'eût éveillée tout à coup.

— Ah! c'est vous, cher Ruben? lui dit-elle de sa voix douce et triste; et rangeant ses vêtements, elle lui offrit de sa main une place auprès d'elle sur les racines mousseuses (1) de l'olivier. Son visage s'était coloré d'une teinte plus vive, mais qui s'évanouit aussitôt.

— Marie, balbutia Ruben, c'est votre mère qui m'envoie vers vous... elle veut que je vous parle... elle veut que je vous dise... Hélas! reprit-il en s'asseyant près d'elle et la regardant d'un air de profonde affliction, ma bien-aimée Marie, d'où vient que j'hésite et que je tremble en vous parlant? qu'est-il arrivé? pourquoi ne nous entendons-nous plus comme autrefois? Quand l'un de nous parlait, t'en souviens-tu Marie? l'autre pouvait toujours achever sa pensée, et ce que notre bouche inhabile ne savait pas dire, nos yeux l'exprimaient, et nos cœurs confondus l'un dans l'autre s'entendaient toujours. Aujourd'hui, Marie, qu'y a-t-il entre nous qui nous sépare? d'où vient que ma pensée ne rencontre plus la tienne? tes regards préoccupés se détournent des miens! tu ne sais plus ce que je veux te dire, et moi, je ne sais plus comment me faire comprendre. Pourtant je ne suis pas changé, moi, Marie; mon âme est à toi tout entière; hélas! c'est donc la tienne qui s'est détournée de moi!

Marie lui dit :

— Cher Ruben! serez-vous aussi comme ma mère, qui ne croit plus que je l'aime, parce qu'elle me voit triste? Hélas! comment ne serais-je pas affligée? Vous le savez, j'ai vu les splendeurs du ciel, j'ai trempé mes lèvres à la coupe de la vie éternelle, mais elle m'a été arrachée sans que j'aie pu m'y désaltérer; je suis retombée du séjour des heureux sur la terre de la souffrance.

Comment ne pleurerais-je pas les joies qui m'avaient souri, et mes ineffables ravissements? Je pleure la beauté, la lumière, la vérité, l'amour dans lesquels je me suis plongée. Ah! qui me consolera des cieux perdus? Comme le cerf soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu!

Elle avait levé ses yeux au ciel avec ardeur, et son âme entière était dans son regard. Mais, entendant Ruben soupirer, elle abaissa sur lui ses paupières chargées de larmes brillantes comme des gouttes de rosée; elle lui dit :

— Ruben, malgré ma douleur et mes regrets, mon cœur n'est changé ni pour ma mère, ni pour vous; il vous aime toujours avec une tendresse infinie!

— Tu m'aimes, Marie!... Oh! que de joies devraient être renfermées dans ces paroles! d'où vient qu'elles ne m'enivrent point et ne peuvent bannir ma tristesse?... Tu m'aimes, tu le dis, et là près de moi, tu regrettes le ciel! Moi, Marie, je le sens, avec toi j'oublierais tout, oui tout, car tu es tout pour moi. Le ciel n'est-il pas dans le cœur de ceux qui s'aiment?

Marie reprit, en souriant avec tristesse :

— Vous ne savez pas, vous Ruben, ce que c'est que le ciel, et les joies de la terre peuvent encore vous suffire. Mais moi j'ai vu ce que les anges, eux-mêmes n'osent contempler qu'en se couvrant de leurs ailes d'or. J'ai vu, j'ai senti l'amour infini; cet amour brûle encore en moi, Ruben, et ne trouvant rien ici-bas qui puisse lui servir de pâture, il me dévore.

(1) Il faudrait moussues, mais je respecte le texte.

un autre *demande pour eux des menottes*; un troisième les traite *de fourbes et de menteurs*; un quatrième les appelle *mangeurs d'étoupes*; un cinquième les qualifie de spirites *à manger du foin*, et un sixième traite leurs expériences d'opérations *comico-hideuses*.

Et notons qu'animés du même sentiment que leur confrère qui ne veut pas se détourner pour aller jusqu'à la place de la Concorde, aucun de ces écrivains n'a voulu voir.

Cependant la voix de l'humanité n'est pas tout à fait éteinte en eux, et celui qui voulait fusiller les chefs, demande grâce pour le troupeau.

« Si on pouvait, un seul instant, supposer, dit-il, que « les médiums sont de bonne foi, ainsi que *leurs aides* « *et leur cornac*, il faudrait les enfermer tous dans une « maison de fous et leur prodiguer les soins que néces- « siterait l'état aussi grave de leur cerveau malade. Ils « seraient là en compagnie de bien des infortunés vic- « times de leur croyance insensée. »

Et pourquoi, je vous prie, les enfermer comme fous, sur une proposition de votre part, sur l'affirmation de votre infaillibité. Il faudrait cependant voir et juger au lieu d'affirmer sans avoir examiné, et de condamner par instinct. Quand vous vous serez convaincu qu'il n'y a pas bonne foi, vous pourrez parler, et alors ce ne sera pas de folie que vous pourrez taxer tel ou tel médium prétendu, il faudra les accuser d'escroquerie : jusque-là silence! Vous n'avez rien à dire.

F. Courtépée.

(La suite au prochain numéro).

Suite et fin de l'article de M. James Yrbach.

Non, à bout de raisonnements, car on les avait tous épuisés contre le dogme catholique dans sa croyance à l'éternité et aux miracles, qui ne sont autre chose que la manifestation et l'influence des esprits sur nos sens, à l'aide de la matière, on n'a pu trouver une seule raison valable. Ayant à choisir entre bien des systèmes différents, on n'a voulu voir rien autre chose qu'une excellente matière à plaisanterie, qu'un mot, qu'une maladie nerveuse de pauvres croyants, contre laquelle devaient se prémunir les grandes intelligences nécessaires à l'éducation de l'humanité, qui devaient lui apprendre combien de théories savamment combinées, elle ignore. Dans une expérience physique que ni vous ni moi n'expliquerons, on n'a vu qu'un jouet assez amusant pour un salon, une table, sur laquelle on n'avait qu'à s'asseoir pour prouver la légèreté d'esprit de ceux qui croyaient à de semblables billevesées.

Mais outre qu'il n'est pas d'un homme sérieux de s'asseoir sur une table pour prouver à un salon la fausseté d'une théorie, on risquerait aussi, tout homme de poids que l'on fut, de voir les bases de son raisonnement renversées, pour peu que la preuve contraire fut assez forte pour faire dévier le centre de gravité de l'adversaire.

Au moins ne nous condamne-t-on plus au bûcher, ce serait non pas tant inhumain que ridicule; ce n'est plus de mode, et les progrès de la civilisation ont amené une autre destination, — on envoie aux Petites-Maisons.

Mais ils n'ont pas vu, ces messieurs les grands génies, qu'il fallait craindre pour eux-mêmes, s'il est vrai que le génie soit une névrose.

La vie future est un thème qui a fourni bien des variations, bien des interprétations différentes; pourquoi, messieurs nos adversaires, avoir repoussé nos hypothèses, hypothèses s'il y a. Je ne vois pas qu'elles soient plus extraordinaires que d'autres : le matérialisme par exemple, est-il mieux trouvé? Ses sectateurs, qui parlent beaucoup du progrès, sont-ils bien ingénieux, lorsqu'ils nous envoient après notre mort, renaître sous la forme d'un chou ou d'un navet, ou bien revenir, après avoir subi différentes préparations, porter la lumière au genre humain, sous la forme d'un gaz?

Notre croyance diffère si peu de la leur que nous n'en parlerons pas, mais nous dirons que nous sommes plus enclins à caresser notre orgueil, et nous nous attribuons une âme supérieure à ce but.

Je n'ose, du reste, juger cette idée là, il m'en viendrait de trop joyeuses à l'esprit : Que d'après la transmission des âmes, un savant, un potentat recommencent sur terre une existence, une épreuve, c'est archi-absurde, ridicule, très-bien; mais figurez-vous donc un peu, par contraste, Cabanis, Broussey, Voltaire, Diderot et autres, au milieu d'un champ de légumes, et M. Havin qui cherche un monument.

De grâce, messieurs, que ce soit pour nous, si ce n'est pour vous mêmes, comprenez autrement le mot progrès, ne pensez pas que l'homme n'ayant qu'une existence importante, celle de cette vie, doive devenir égoïste pour veiller exclusivement à ses propres intérêts, s'arranger de façon à se procurer tout le bien être matériel, souvent au détriment de ses semblables. Dieu, dont l'intelligence vaut bien la nôtre, n'a jamais pensé à dire à l'homme : Je t'ai fabriqué, ou plutôt, je n'existe pas, je ne t'ai pas fait, je suis la matière, une partie de moi t'a formé sans qu'elle sût pourquoi; tu es libre, si tu perds ton rang, cela te regarde.

Vous nous feriez des conséquences peu en harmonie avec vos idées de philanthropie.

Mais alors, la fatalité, le doute, naissent, l'un de l'ignorance, l'autre de la fatigue du cœur humain.

Cela est une autre question peu facile à discuter, et assez insidieuse, mais que le gouvernement l'admette en théorie, et je lui promets une belle réduction dans le budget de ses dépenses, plus de tribunaux, ni gendarmes et autres. C'est un résultat auquel les plus fameux économistes n'ont pas songé, quoi qu'en ait dit Fénelon bien avant moi. Nous pourrions répondre aux autres systèmes qui nous fourniraient des contradicteurs, car je ne sache pas qu'il soit si ridicule d'admettre les idées de Socrate, Platon et Jésus, de Bossuet, Fénelon, et celles des savants qu'on regarde comme des chefs de file.

Nous demandons seulement à nos ennemis, de faire pour nous le sacrifice que nous nous sommes imposés à leur égard; qu'ils étudient nos hypothèses, quand il serait vrai que notre foi ne repose que sur des hypothèses, quelles inductions et déductions problématiques ou clairvoyantes ont amené notre doctrine, la raison décidera, — et la mort nous apprendra quels auront été les fous, et quels auront été les sages.

James Yrbach.

COMMUNICATIONS.

28 mai 1867.

Vous êtes heureux de pouvoir converser avec nous; c'est charmant, n'est-ce pas? A notre tour nous pouvons vous exprimer nos sentiments relativement à vos idées terrestres. — Un ancien confrère nous rappelle nos réunions littéraires; nous sommes plusieurs ici qui pouvons lui souhaiter la bienvenue; notre ami Albert Montèmont, Ange Vi... d. Joseph d'Escodéca, moi et bien d'autres. Vous penserez à nous dans votre prochaine réunion, car nous serons près de vous et de nos amis.

P.-F. Mathieu.

Le comte de M. exprime le regret que jadis M. d'Escodéca ne lui ait pas donné son poème sur Louis XVII, il se promet néanmoins un grand plaisir de le lire.

Réponse. — Je suis heureux que vous vouliez apprécier mes faibles vers qui dépeignent une grande infortune. Le pieux sentiment qu'ils exciteront en vous sera ma récompense.

D'Escodéca.

Un autre Esprit se présente et dit :

Je vois le vif désir que vous avez de causer avec nous. Je ne peux y résister. Mon cher Charles (M. C. C.). Vous demandez si

---

— Ah! je le disais bien, reprit Ruben désespéré, tu ne m'aimes plus!

— Ingrat! je t'aime bien plus que je ne t'ai jamais aimé, car j'ai rapporté de la tombe une tendresse infinie. Mais, Ruben, ta Marie a vécu dans le ciel, la sœur des anges; elle s'est enivrée de joie, de lumière et d'amour; et l'amour, ni les joies, ni les clartés du monde où nous sommes ne peuvent plus lui suffire.

— O Marie! qu'allons-nous devenir? dit Ruben anéanti; et tous deux restèrent longtemps dans le silence.

Le soleil achevait de descendre à l'horizon, illuminant chaque fleur, chaque feuille, chaque brin d'herbe de reflets d'or, ou les teignant en pourpre plus riche et plus belle que celle des rois. Les oiseaux chantaient en se retirant sous les feuilles tremblantes. Dans l'air tout était suave et embaumé; c'était une de ces heures sublimes où la nature semble défier le Créateur de la surpasser, une de ces heures où les humains s'attachent à la terre pour sa ravissante beauté.

— Marie, reprit Ruben, surmontant le découragement sous lequel il se sentait accablé, vois donc pourtant comme ce monde que tu dédaignes est magnifique! Jette les yeux autour de toi. Cette immense étendue, ce soleil si beau que des peuples entiers ne connaissant pas le Créateur, en ont fait, dit-on, leur divinité; cette nature qui parlait autrefois si vivement à ton cœur, n'ont-ils donc plus aucun charme pour toi?

— Ah! Ruben, je n'entends ici qu'un long cri d'angoisse. La race entière des hommes est dans le crible des douleurs; elle gémit, et la nature aussi gémit avec elle sous l'enveloppe grossière qui la couvre. D'ailleurs, Ruben, j'ai vu l'essence des choses dont tu ne vois que l'apparence; j'ai vu, d'un regard tombé sur notre globe, les merveilles de la végétation, celles, plus ravissantes encore, de la génération des plantes; j'ai suivi d'un œil charmé la sève nourricière courant dans les rameaux qu'elle vivifie; j'ai traversé l'éther et j'en ai compté les atômes éblouissants; j'ai vu le lien mystérieux qui unit les choses de la terre à celles du ciel... Maintenant que les voiles sont retombés, reprit-elle avec un soupir, la grossièreté des formes extérieures m'est insupportable. Et puis Ruben, cher Ruben, j'ai contemplé l'immensité! J'ai vu le vrai soleil, et les champs et les océans du ciel; comment leurs pâles et défaillantes images pourraient-elles encore attirer mes yeux? Ce soleil que tu admires est une ombre éclairant d'autres ombres, et nous sommes assis dans la vallée des larmes et des ténèbres. O mon âme! quand donc quitterons-nous ces lieux?

— Ruben la regardait en silence, des pleurs coulaient de ses grands yeux noirs. Il sentait qu'une nuée semblable à celle qui autrefois guidait les Hébreux dans le désert, s'était élevée entre eux, éclairant la jeune fille de ses clartés célestes, et le laissant, lui, dans une triste obscurité. C'était une affreuse séparation.

— Hélas! je vous afflige, dit Marie, je vous afflige, vous, pour qui j'aurais donné ma vie, quand je la regardais encore comme un bien précieux. Mon Dieu! Mon Dieu! continua la jeune fille en joignant et élevant ses mains, pourquoi m'aviez-vous enlevée à la terre? ou pourquoi m'y avez-vous renvoyée faire le malheur de tous ceux que j'aime?

— Marie, reprit Ruben avec amertume, tu crois que tu aurais bravé la mort pour moi quand tu pouvais encore la redouter, et tu ne sais plus te résigner à une vie passée près de moi! Et tu parles d'amour! et tu dis que tu m'aimes, cruelle fille! Non, non, la tombe où tu es descendue a glacé ton cœur. Mais viens, viens, ma bien-aimée! laisse-moi le réchauffer sur le mien. Ne sens-tu pas comme il bat, comme il brûle dans mon sein?

(La suite au prochain numéro.)

Pour copie conforme :

Hne Huet.

tous les Esprits fusionnent entre eux (1)? — Non; nous gardons notre individualité; nous avons un Esprit protecteur qui nous est bien supérieur et qui nous dirige d'après la volonté directe de Dieu; mais nous sommes toujours nous-mêmes tels que nous étions sur la terre, un peu améliorés seulement.

JOSEPH (parent à Mme C. C.)

D. — Cet Esprit supérieur directeur est-il un Esprit comme les autres, mais plus avancé?

R. — Oui.

D. — A-t-il vécu sur la terre?

R. — Oui.

D — N'est-il pas détaché d'un monde supérieur pour diriger le nôtre?

R. — Oui.

CAUSERIE

M. Allan Kardec, directeur de la *Revue spirite* de Paris, a eu la gracieuseté de nous annoncer dans son numéro du mois de juin; « le Spiritisme, dit-il, n'adoptant que les principes consacrés par l'universalité de l'enseignement, sanctionné par la raison et la logique, a toujours marché, et marchera toujours avec la majorité; c'est ce qui fait sa force. Il n'a donc rien à redouter des idées divergentes; si elles sont justes elles prévaudront; si elles sont fausses elles tomberont. » Espérant trouver dans le *Progrès spiritualiste* un champion sérieux de sa doctrine, il lui souhaite un bon succès; nous acceptons le souhait et nous tâcherons de lutter vaillamment.

Le journal *la Vérité* de Lyon vient de changer son titre; il s'appelle maintenant *la Tribune universelle, journal de la libre conscience* et de *la libre pensée*, il paraîtra deux fois par mois.

On lit dans le *Figaro :*

Le nom de Giacomo Léopardi n'est guère connu que des lettrés; quant à ses œuvres, on ne les connaissait que par fragments. Il faut donc remercier M. Valéry Vernier qui nous a donné une traduction de cet admirable poète, le plus grand assurément qu'ait produit l'Italie depuis le Tasse et qu'on peut lire sans désavantage à côté de Byron, de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset sur lequel il a eu une influence certaine.

Brutus, A la Lune, Consalvo, les vers au comte Pepoli, le *Berger nomade*, mais surtout la *Palinodie* et l'*Amour* et *la Mort* sont de purs chefs-d'œuvre.

Je ne puis résister à vous citer quelques passages de cette dernière pièce.

Le Destin, le même jour, engendra l'Amour et la Mort, frère et sœur. Le monde d'ici-bas n'a rien d'aussi beau, les étoiles n'ont rien d'égal. De l'un naissent le bonheur et les plus profondes joies qui flottent sur l'Océan de la vie; l'autre nous délivre des plus grandes douleurs, des maux les plus affreux. Belle jeune fille, douce à voir, bien différente de l'idée que s'en font les cœurs lâches, ô Mort, le jeune Amour se plaît souvent à t'accompagner, et vous prenez ensemble votre essor, planant au-dessus des chemins terrestres, souverains consolateurs des âmes en qui réside la sagesse.

. . . .

O mort, belle divinité, toi qui, seule au monde, as compassion de nos douleurs, si jamais je t'ai célébrée, si j'ai tenté de venger les outrages faits par le vulgaire ingrat à ta divine puissance, ne tarde plus, condescends à des prières que tes oreilles ne sont plus accoutumées d'entendre; ferme aujourd'hui à la lumière mes tristes yeux, ô reine de l'âge présent. Quelle que soit l'heure où, propice à mes vœux, tu déploieras tes ailes sur ma tête, tu me trouveras, je te le jure, le front haut, faisant face au destin. On ne m'entendra jamais la louer, la main invisible qui, à force de me frapper, s'est teinte de mon sang innocent, ni la bénir, comme a fait de tout temps dans sa bassesse la misérable race des mortels. Tu me verras rejeter bien loin toutes ces espérances vaines dont les hommes se nourrissent ainsi que des enfants, et repousser toute consolation. Je n'espérai jamais qu'en toi, ô Mort! je n'attends rien que le jour paisible où j'appuierai mon front sur ton sein virginal pour y dormir mon dernier sommeil.

En lisant la critique de P. de Saint-Victor sur le drame intitulé le *Testament d'Élisabeth*, on ne peut s'empêcher de réfléchir sur les vanités de ce monde, et combien celui qui est le plus haut placé est aussi le plus trompé. — Mais il le veut ainsi. — La voilà cette reine si fière et si despote, à laquelle il ne fallait parler qu'à genou; « ses trivialités de mégère s'alliaient en elle à un « orgueil de sultane. Une étiquette à plat ventre régis- « sait sa cour; les plus grands seigneurs étaient forcés « de se plier devant elle à des génuflexions orientales; « tous ceux auxquels elle adressait la parole ou sur qui « elle laissait tomber un regard devaient à l'instant « même se précipiter à genoux. Les gentilshommes qui « la servaient pendant ses repas n'approchaient ou ne « s'éloignaient de la table qu'après s'être agenouillés par « trois fois. » — « Sa coquetterie frisait la folie. — Une « basse jalousie de femme envenima sa haine contre « Marie Stuart; » — eh bien! aujourd'hui, « — ce « n'est plus qu'une virago acariâtre, la bouche pleine de « jurons, la main pleine de soufflets, qui tyrannise bru- « talement sa cour, » — et les portraits que l'on fait d'elle « ont tous le même aspect de caricature fabuleuse, » — « son visage, son caractère, ses mœurs, ses amours, « tout en elle est antipathique; cette figure aigre et har- « gneuse au nez crochu, aux lèvres rentrantes, avec ses « petits yeux durs et pâles que surmonte une montagne « de gros cheveux roux, produit une impression répul- « sive; sa taille plate plonge dans un vertugadin chargé « de rosettes et de passequilles. »

En voilà quatre fois plus qu'il n'en faut pour faire tomber sous la hache toutes les nobles têtes britanniques, si la dépouille mortelle d'Élisabeth pouvait revivre un instant.

Mais un médium étant là, son Esprit se communique :

Oui, j'ai été orgueilleuse et méchante au plus haut degré; aussi sachez que ma punition depuis que j'ai quitté la terre, est de voir et d'entendre tout ce que l'on fait et l'on dit contre moi, et cela sans qu'il soit permis à mon Esprit de me venger. Encore maintenant suis-je assez avancée pour ne plus en vouloir à ceux qui parlent ainsi de moi; mais en quittant la terre, je n'étais pas encore ensevelie que j'ai vu sourire ceux qui me pleuraient la veille, et puis je lisais dans les cœurs, je voyais leur haine pour moi, mon tourment, ma punition ont commencé de ce moment. — J'ai bien souffert dans mon orgueil. Enfin, Dieu miséricordieux m'a envoyé le repentir et je souffre moins.

ÉLISABETH.

Voilà une bonne leçon pour les orgueilleux, pour ceux qui ne cherchent que les louanges et qui ne sauraient souffrir la plus légère observation. YRAM.

La Légende des patenôtres

PAR AUGUSTE DEMUSIN

La scène se passe à Augsbourg, et l'un des principaux acteurs est le fameux saint Ulrich, cet évêque belliqueux qui, à la tête des ses ouailles, arrêta la marche du farouche Attila par la victoire de Zech.

Saint Ulrich avait l'habitude de rencontrer tous les jours, à midi, de la porte à son palais épiscopal, un vieux mendiant qui récitait trois patenôtres à l'intention de l'évêque. en reconnaissance du diner qu'on lui servait dans la cuisine.

Un jour, saint Ulrich sentit son âme plus oppressée que d'habitude; il lui semblait qu'il lui manquait quelque chose. En rencontrant le vieux mendiant dans la rue, il fut frappé d'une idée :

— Hé! mon vieux, n'aurais-tu pas oublié, par hasard, de réciter aujourd'hui tes trois patenôtres?

— Ma foi! oui, monseigneur; votre cuisinier était aujourd'hui de mauvaise humeur, il m'a refusé à diner; or, quand on a le ventre vide, on est peu disposé à remercier le ciel.

L'évêque ne s'était donc point trompé; la tristesse, l'oppression de son âme provenait de l'omission des trois patenôtres.

Rentré à l'évêché il fit appeler le chef de cuisine et lui reprocha avec amertume son avarice qui l'avait privé, ce jour-là des trois *pater noster*.

L'imprudent cuisinier au lieu de comprendre sa faute grave et de l'avouer, répondit effrontément :

— Comment votre grandeur peut-elle attacher du prix aux patenôtres d'un pareil va-nu-pieds? Combien de liards peuvent-elles valoir?

— Ma foi, dit l'évêque, je l'ignore en effet; c'est pour cela que tu vas partir à pied et sur l'heure pour Rome; où tu le demanderas au Saint-Père.

Voilà notre gate-sauce, *per pedes apostolorum*, sur la route de Rome. Arrivé auprès du pape, celui-ci dit qu'un sincère patenôtre valait une pièce d'or. L'évêque, à qui le cuisinier rapportait la réponse, n'en fut pas satisfait.

Retournes-y, mon fils, pour demander au successeur de Saint-Pierre de quelle largeur la pièce d'or doit-être.

Second voyage, seconde réponse.

— Une bonne patenôtre, cela vaut une pièce d'or aussi large que toute la terre.

— Comment? lui dit à son retour l'évêque avec colère, tu me parles seulement de la largeur, mais quelle épaisseur? Si tu as oublié de le demander, tu vas retourner une troisième fois; cela t'aiguisera la mémoire à l'avenir.

L'hiver était venu, et la neige couvrait déjà champs et prairies, mais il fallait partir. Enfin, le maître-queue, revient tout couvert d'engelures et exténué de fatigue.

— Une fervente patenôtre vaut une pièce d'or aussi large que la terre et aussi épaisse que l'espace entre le ciel et la terre.

Telle fut la troisième réponse du pape.

— A la bonne heure, dit l'évêque en souriant, tu vois bien, mon enfant, qu'il ne faut pas mépriser les prières des pauvres gens. Tu l'as appris à tes dépens. Sois plus humain à l'avenir; tu sais maintenant ce que c'est que d'avoir faim et froid.

Cette légende nous donne une belle et bonne leçon de charité.

Le Rédacteur en chef : HONORINE HUET.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY.

(1) Dans la soirée, avant de commencer, on avait parlé des questions qui ont été envoyées, et que l'on donne dans le *Progrès* du 15 juin 1867.